

Ambiance morose dans la troupe des disciples en chemin vers Jérusalem. Ils n'y allaient pas pour se recueillir sur les lieux saints de la Passion comme les pèlerins d'aujourd'hui. Ce qui deviendrait le mur des lamentations n'était encore que le soutènement de l'esplanade qui accueillait changeurs et vendeurs de colombes. Le Mont Golgotha, jardin des oliviers, le lieu supposé du sépulcre, ne savaient pas qu'ils deviendraient pour les siècles des siècles les symboles de la versatilité des foules, de l'innocence assassinée, du blasphème. Qu'ils signifieraient le visage autoritaire des religions et de la politique, le refus de la pensée autonome, la résistance à la joie donnée. La petite troupe était Charlie, mais elle ne le savait pas.

« *Ils avaient peur, ils étaient effrayés* » en entendant Jésus leur annoncer quelle était sa destination finale : *le Fils de l'homme sera livré aux grands prêtres et aux scribes ; ils le condamneront à mort et le livreront aux païens, ils se moqueront de lui, ils cracheront sur lui, ils le flagelleront, ils le tueront* ».

La terre sèche et ocre du chemin grondait sourdement à chacun de leurs pas lourds. L'intensité dramatique qui régnait dans leurs cœurs était si forte qu'ils ne purent même pas entendre ses derniers mots : « *et trois jours après, il ressuscitera* ».

Ils n'osaient plus lever les yeux. Depuis quelques minutes la ligne d'horizon s'était dentelée. C'étaient les premiers contreforts crénelés de Jérusalem. Cette ville serait donc pour eux l'obstacle infranchissable devant lequel toute vie finit par se heurter. L'impasse définitive de toutes nos espérances.

Les pieds traînaient, pour tenter de ralentir l'échéance inéluctable. S'arrêter quelques secondes pour reprendre son souffle, c'était voler quelques instants au temps. Demeurer encore un peu auprès de Lui. Mais ils ne savaient même plus les savourer tellement l'ombre qui planait sur la ville les envahissait.

Les événements des derniers mois tournaient inlassablement dans leurs têtes sans qu'ils ne puissent commander à leurs pensées. Non ! Il n'était pas acceptable de perdre l'éveilleur. L'homme qui avait transfiguré leur vie antérieure. Une vie qu'ils voyaient aujourd'hui, avec le recul, tellement fade, léthargique. Ils avaient découvert qu'il existait au sein de ce monde, un autre monde. Chez cet homme qui avait croisé leur route, ils avaient vu une lumière méconnue. Un éclat jamais vu. Cette lumière était venue les habiter. Elle éclairait maintenant chacun de leurs pas, elle éclairait tous ceux qu'ils croisaient. Ils étaient ce peuple annoncé par Esaïe (9,2) : « *Le peuple qui marchait dans les ténèbres voit une grande lumière; Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort une lumière resplendit* ».

Alors non ! Non !! Non !!! Cette lumière ne pouvait pas s'éteindre.
Quel dieu aurait pu être capable d'une telle fourberie ?
A cette pensée le doute les assaillait.

Était-ce vraiment la lumière de Dieu ? La résonance des premiers instants, lorsqu'une Parole avait brisé le silence, une lueur fissuré l'obscurité ?

N'était-ce qu'une illusion modelée par leur désir de sublimer leurs existences contraintes ?

Était-elle la construction imaginaire née de leurs cœurs d'enfants. Le rêve éveillé d'un monde impossible ?

Ou bien avaient-ils été dupés par le diable qui les avait fait tomber en tentation en leur faisant miroiter ce qui devait maintenant leur être repris ?

Toutes ces pensées se faisaient obsédantes en eux. Aucun n'avait la force de parler. Les langues étaient elles aussi pesantes.

Pour essayer de distraire son esprit de ces tourments, l'un des disciples, le plus proche de lui, s'essayait par jeu à mettre ses pas dans les siens. Cela lui conférait une démarche qui aurait pu en d'autres moments sembler comique. Il dressa un court instant la tête. La silhouette de la ville avait encore grandi. Dans quelques dizaines de minutes, le sort en serait jeté.

Pourquoi le maître ne ralentissait-il pas le pas ? Il était encore temps de faire demi-tour : retourner dans les montagnes, parcourir à nouveau les routes, entrer dans les villages, s'étaler à nouveau, insouciant, sur l'herbe douce des rives du lac de Galilée.

Il n'eut pas le temps de *mélancoliser* plus loin. Sur le sol, à droite et à gauche de lui, deux ombres pointaient. Elles crûrent jusqu'à le dépasser. Suivant ces ombres, comme des ombres d'elles-mêmes, deux hommes : Jacques et Jean. Ils pressaient le pas, pour remonter en tête de file.

Jacques et Jean étaient frères. Ils faisaient partie du groupe des quatre premiers disciples, le groupe des pêcheurs.

Leur rencontre avec le maître avait eu lieu au bord du lac de Galilée, à proximité de Capernaüm. Simon et André furent les premiers appelés : « *Venez derrière Moi* ». Quelques mètres plus loin à peine, il en fut de même pour Jacques et Jean. Tous les quatre aimaient à rappeler qu'ils ne savaient pas comment ni pourquoi ils avaient lâché instinctivement leurs filets, leurs barques, leurs prises. Dès le premier instant ils l'avaient cru, sur Parole.

Jacques et Jean se targuaient aussi d'avoir été honorés d'un surnom par le maître : les frères Boanergès, ce qui signifiait *les fils du tonnerre*. Ils en faisaient parfois tellement que nous ne pouvions pas ne pas penser qu'ils devaient secrètement jalouser Pierre et André de les avoir devancés, ne serait-ce d'une poignée de secondes. La convoitise est un mal qui se nourrit de la comparaison. Elle n'est jamais satisfaite tant qu'elle ne possède pas l'objet de l'autre.

Pour les ramener à peu plus d'humilité, nous les surnommions « Trois » et « Quatre », pour leur rappeler que « Un » et « Deux » étaient Pierre et André. Nous les moquions parfois avec bienveillance : si vous avez été les premiers, c'est que le maître avait besoin d'un brouillon de disciple avant de commencer les sélections sérieuses. Vous êtes les « disciples-bêta » en somme.

« *Maître nous voudrions que tu fasses ce que nous allons te demander* ».

Le disciple qui suivait le maître n'en crut pas ses oreilles. Quel toupet. Voici qu'ils lui donnaient un ordre. Peut-on exiger quelque chose du maître ? S'ils s'étaient contentés de dire : « nous aurions une demande », cela aurait été bienvenu. Mais ils avaient bien dit : nous **voudrions que tu fasses** ce que nous allons te demander. Ils imposaient leur volonté au maître. Ils en faisaient leur objet.

Les paroles qui suivirent faillirent cette fois le faire trébucher : « *Accorde-nous de siéger dans ta gloire l'un à ta droite et l'autre à ta gauche.* ». Rien que cela ? Ha !

Bien sûr, ils lui avaient témoigné de leur foi en lui reconnaissant son caractère glorieux. C'était aussi cela qui agaçait peut-être. Ils étaient capables de voir déjà au-delà des événements terribles qui s'annonçaient. Qu'après l'humiliation viendrait le relèvement, l'élévation au-dessus de toute chose. Comme si par les yeux du maître ils pouvaient déjà percevoir les jours d'après. Comme s'il leur était donné de voir par-delà le mur.

Cela, le disciple qui suivait Jésus de près, en était encore bien incapable encore à cet instant, il n'aurait pas su trouver cette ressource en lui. Il ne voyait toujours que cette ville, écrasante, cette colline au forme de crâne sur sa gauche qui ajoutait, il ne savait pas pourquoi, à son malaise.

Ils méritaient bien leur surnom ces deux-là par leur zèle. Trois et Quatre essayaient de griller la politesse à Un et Deux. Etre les premiers, côte à côte avec le maître ? Et nous, les suivants, n'aurions-nous droit qu'aux miettes de pain tombées de la table ? C'était puéril. Caprice d'enfants gâtés. D'ailleurs la présence de leur mère dans la troupe en témoignait. Il ne serait pas étonnant que l'idée soit venue d'elle¹ Les récits de l'ancien testament étaient nombreux à rapporter des épisodes où l'ordre de primogéniture est remis en cause. Souvenons-nous de Jacob et Esaü où là aussi la mère avait été complice du stratagème. De Joseph ou de David et leurs frères. De mémoire de disciple, il n'y avait guère que cette femme, celle qui avait des pertes de sang, qui avait pu aller plus loin dans la goujaterie, dans l'absence du plus élémentaire tact, en s'imposant à lui par forfaiture. Et encore, elle, avait l'excuse de la détresse. C'était sa foi éperdue qui l'avait autorisée. Non le désir de se mettre en avant ou l'ambition d'être hissé sur un piédestal.

« Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire, ou être baptisés du baptême dont je vais être baptisé ? »

La réplique du Maître était inhabituellement rude. Ils avaient touché là semble-t-il à quelque chose d'essentiel, de sensible. Cependant, à bien comprendre ce que disait Jésus, cette sévérité était bienveillante. Si c'est vers la mort qu'il allait, il ne faisait qu'essayer de les dissuader de l'y suivre. Il se montrait encore une fois le bon berger, veillant sur chacune de ses brebis. Prêt à marcher seul vers son destin, ne voulant contraindre personne à le suivre.

Et quelle force, encore une fois, dans ses mots. S'il était la lumière, l'éveilleur, l'homme libre, il était aussi l'homme-mots, l'Homme-Parole. Le moindre de ses *iota* était juste, nourrissant, guérissant.

Le baptême et la coupe...

Nous connaissions le baptême qui régénérât les cœurs fatigués, qui lavait les fautes, qui soignait les histoires inachevées. Mais c'est d'un autre baptême qu'il parlait ici. Celui qui devait passer par l'eau des larmes.

Nous connaissions la coupe joyeuse. Celle qu'il aimait à élever les soirs de fête au milieu de nous, la faire circuler, faire frémir en son cœur un vin grisant. Elle aussi portait son revers : coupe de joie, coupe de douleur.

La vie et la mort, les deux faces de la destinée humaine étaient réunies par le maître dans la coupe et dans le baptême. Nous avons été ouverts à une existence nouvelle, d'une intensité méconnue et voici que nous l'accompagnions vers la mort.

Mes pas s'alourdissaient à cette idée encore un peu plus. Mais quelque chose me titillait toujours. L'impression trouble que ce chemin avait un sens. Sa démarche et son ton à la fois grave et assuré me le faisaient pressentir.

Il poursuivit encore: « *Quant à siéger à ma droite ou à ma gauche, il ne m'appartient pas de l'accorder : ce sera donné à ceux pour qui cela est préparé.* »

Comment ? Lui, le reflet de Dieu, ne pourrait satisfaire les désirs des hommes ? Son pouvoir connaîtrait-il des limites ? N'était-il pas le Messie annoncé, dont l'attente immémoriale venait enfin de toucher à son terme ? N'était-il pas celui qui devait faire plier la réalité, changer radicalement le cours du monde, déshabiller les fatalismes. Si même lui se reconnaissait impuissant ! A quoi bon, encore une fois, nous avoir ouvert les yeux, nous avoir mis en chemin ? Pour rien ? Autant retourner à nos poissons, nos filets, nos barques, notre ciel bas.

L'ombre de la ville avait maintenant envahi tous nos alentours. Ses remparts se dressaient, écrasants devant nous. L'obscurité était avancée, bientôt la nuit nous recouvrirait.

Derrière moi, j'entendais des murmures, tous commençaient à maugréer contre la demande malséante des deux cuistres.

Il s'arrêta alors. La porte qui transperçait la muraille n'était plus qu'à une poignée de pas. Il se retourna vers tous. La troupe se regroupa auprès de lui.

« *Vous le savez, que ceux qui passent pour être chefs des nations exercent sur elles un pouvoir absolu et que leurs grands leur imposent leur autorité. Il n'en est pas ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous* ».

Savait-il lire dans les pensées ? Il venait précisément de répondre à ma dernière question.

Avec lui, j'avais toujours cette impression de me sentir absolument compris. Le plus incroyable c'est que je savais qu'il en allait ainsi pour chacun de nous. Comme si chacune de ses paroles était toujours adressée personnellement à chacun.

J'ai compris à ce moment qu'il venait de me donner la clef de ce qui m'interrogeait depuis le premier instant de notre rencontre.

Comment cet homme simple, pas particulièrement remarquable, pas plus attirant, ni plus grand, plus fort, plus beau qu'un autre attirait-il l'attention de tous ceux dont il croisait la route ? Pourquoi l'avions-nous suivi lui, sur une simple parole. Sans nous sentir contraints, sans avoir l'impression de perdre quoi que ce soit, mais tout au contraire de gagner le monde entier ?

Il était le Messie croyions-nous. Lequel ?

Les figures du Messie dans l'Ancien Testament étaient bien contrastées. Dans les prophéties de l'Ancien Testament corrélatives à celui-ci apparaissaient deux motifs principaux : le Messie « Fils de David » et le Messie « Fils de Joseph ». Le premier devait hériter de la royauté, être le chef militaire qui renverserait le nouveau Goliath qu'était Rome, il serait « *un arbitre entre les nations et le percepteur de peuples nombreux..., il restaurerait les cités détruites, rachèterait les captifs, gouvernerait Israël* ».

Le second était la figure du Serviteur souffrant d'Esaië 53 : (extraits) « *Il n'avait ni aspect, ni prestance tels que nous le remarquions, ... méprisé, ...homme de douleurs,*

familier de la souffrance,

Il souffrirait pour chacun de nous : En fait, ce sont nos souffrances qu'il a portées, ce sont nos douleurs qu'il a supportées, ... déshonoré à cause de nos révoltes, broyé à cause de nos perversités : ... et dans ses plaies se trouvait notre guérison » .

Le maître ne reflétait pas du tout l'image commune du Messie « Fils de David ». Aucun de ceux qui le connaissaient ne l'aurait imaginé chevauchant un pur-sang élané, haranguant une armée, trônant par la force. Jamais il n'avait esquissé la moindre ambition politique, militaire, de quelconque désir de dominer qui que ce soit. Et pourtant nous le suivions dans une confiance absolue, nous nous sentions auprès de lui plus en sécurité que si nous étions accompagnés sur les routes de deux centuries romaines. Il nous inspirait plus de respect que s'il eût été l'empereur de Rome lui-même, qui ne régnait que par la puissance, mais aussi le faste, la poudre aux yeux.

Pourtant c'est ce que tous en Israël semblaient attendre. Le désir de se soumettre, de se livrer au premier qui le rassurerait, de rechercher une figure charismatique, pour s'aliéner à elle, est tellement naturel chez l'homme.

Ce désir nous en avons été libérés, et nous nous sentions d'autant plus humains. Avec le maître il en allait tout autrement. Nous ne l'avions pas suivi avec l'impression de nous aliéner, de nous soumettre. Son autorité était de celles qui délient, non de celles qui lient.

La vraie puissance nous la sentions en lui. Une puissance sans pouvoir. Une puissance qui dispensait de la contrainte, de la peur, de la séduction, de la flatterie ou de la corruption.

Reconnaître sa faiblesse rend tellement plus inébranlable que d'affirmer sa force. La force n'est finalement que le masque de la faiblesse, la manifestation d'un manque de confiance en la grâce, en Dieu.

C'est pour cela qu'il marchait vers la ville. Il était le Messie souffrant, fils de Joseph, il portait chacun de nous en lui. Il portait nos regrets et notre manque d'espérance, nos peurs et nos doutes, nos blessures subies et causées. Il les emportait pour les faire mourir avec lui.

Par son geste, tout homme qui se tournerait désormais vers Dieu acquerrait la certitude que la mort, la souffrance ne sont que des passages. Que nous pourrions les traverser comme il s'appropriait à le faire lui-même. Même lorsque nos pas se feraient pesants, même si nos forces devaient nous être ôtées, nous conserverions la certitude qu'il était un au-delà du brouillard, de l'horizon, des murs, des certitudes closes.

Je voyais à présent plus clairement le monde dans lequel il nous précédait. Un monde totalement neuf. Ou ce ne serait plus l'envie qui dicterait les relations, dans lequel les rapports de force ne seraient plus le moteur de l'histoire. Dans ce monde il n'y aurait plus de faibles ou de forts, d'exclus ou d'inclus, de maîtres ni d'esclaves.

A cet instant de mes pensées, le maître reprit la marche. Nous entrâmes dans la ville. Je n'avais plus peur à présent. Je sentais derrière moi que les pas de tous s'étaient allégés. Même si nous devions traverser l'ombre et la nuit, nous savions qu'elles ne seraient jamais assez fortes pour éteindre définitivement la Lumière qui nous précédait et qui veillait en nous.

¹ Chez Matthieu c'est la mère de Jacques et Jean qui fait la demande en leur nom. Matthieu 20, 20 : *Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses fils, et se prosterna, pour lui faire une demande. Il lui dit: Que veux-tu? Ordonne, lui dit-elle, que mes deux fils, que voici, soient assis, dans ton royaume, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche*

